



Thomas Owen

# *Hôtel meublé*



roman

# Hôtel meublé

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © tobago77 – Fotolia.com

Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-134-8

Dépôt légal : D/2016/12.583/17

Thomas Owen

# Hôtel meublé

roman

*Postface de Rossano Rosi*



*Tous les personnages dont il est question dans ce livre  
appartiennent à la fiction et toute ressemblance  
offerte par eux avec des contemporains, vivants ou  
morts, serait fortuite ; fortuite également toute  
similitude de noms propres.*

# I

## Le secret du vieil expert

Avant d'entrer chez lui, M. Oswald Stricker s'arrêta un moment devant la boutique de Julius De Geyter, son propriétaire.

Derrière la vitrine poussiéreuse, où courait une bande de papier délavée qui cachait une fêlure oblique, s'entassaient en désordre d'anciens instruments d'astronomie et de navigation, aussi nombreux qu'extraordinaires : des équerres à niveau, aux branches réunies par un secteur gradué, des boussoles incrustées d'os et d'ivoire, des sextants de tous formats, des astrolabes de mer, des sphères armillaires avec le réseau compliqué de leurs cercles concentriques.

On pouvait apercevoir, dans la pénombre du magasin, une grande table surchargée d'autres

objets du même genre au milieu desquels trônait un énorme planétaire du type « Orrery », ainsi appelé en souvenir de Lord Orrery, grand protecteur des sciences, et où les diverses planètes, mues par des disques entraînés à la manivelle avec des vitesses différentielles, étaient figurées par des sphères de métal et d'ivoire.

– Magnifique pièce ! murmura M. Oswald Stricker, le nez à la vitre pour mieux voir. Début du XVIII<sup>e</sup> siècle, je parie... Où a-t-il encore été dénicher cela ?

Il soupira avec dépit, ramena sur son front ridé son chapeau noir à larges bords qui avait glissé en arrière lors de son inspection et, dans sa poche profonde, sous son mouchoir sale, prit ses clés.

Les locataires de Julius De Geyter pénétraient dans le haut immeuble à façade étroite par une petite porte verte qui s'ouvrait à gauche du magasin, sur un long couloir sombre, humide et froid, dallé de pierre bleue, où régnait une odeur de cave et de savonnée.

M. Oswald Stricker, une fois entré, attendit une seconde afin d'y voir plus clair. Puis, empoignant la rampe grasse d'une main, s'appuyant de l'autre au mur suintant, il se mit en

devoir d'escalader les six volées qui le séparaient de son logement.

C'était un petit homme étrange, avec des yeux bleus très rapprochés, un nez mince et crochu, des cheveux tout blancs, coupés court, avec une petite ligne à peine amorcée au milieu. Sa main maigre, agitée perpétuellement d'un tremblement dû, sans doute, au mal de Parkinson, s'agrippait courageusement à la rampe noire branlante sur ses barreaux de fer.

Il soufflait, la tête haut levée, pour mieux voir ce qui lui restait à monter, son maigre cou d'oiseau jaillissant du col droit en caoutchouc, où s'adaptait mal une cravate noire au nœud de confection.

Tout en montant, M. Oswald Stricker ne cessait de songer au planétaire entrevu dans la boutique de Julius De Geyter. C'était, sans nul doute, un modèle de Graham, tel que l'Amirauté de Portsmouth en possédait un exemplaire, restauré d'ailleurs. Celui-ci, à vue de nez, paraissait en parfait état. Ce damné De Geyter avait la main heureuse !...

M. Oswald Stricker ne put s'empêcher de sourire malgré son essoufflement. Il possédait, lui aussi, une pièce rarissime qu'il n'avait montrée à

personne encore et dont il pourrait réaliser, si l'envie l'en prenait, une véritable petite fortune. Un admirable « Torquetum », richement décoré, compliqué à souhait, avec ses plateaux gradués articulés l'un sur l'autre, sa boussole, ses niveaux d'eau, la dentelle ajourée de sa tablette de bronze et les quatre petits chiens finement ciselés lui servant de pieds. Il avait acheté cet instrument extrêmement rare à Nuremberg, trente ans plus tôt, à l'époque de sa splendeur. C'était une réplique exacte du modèle de Regiomontanus, conservé à l'hospice des Vieillards de Cues, près de Trêves... Le dernier vestige de son admirable collection, disséminée, hélas, depuis lors au hasard de ses revers aux quatre coins de l'Europe.

Il le montrerait un jour à Julius De Geyter, son Torquetum, et le mettrait au défi d'y faire les changements de coordonnées célestes sans calcul... Le tout n'est pas de réunir des instruments anciens de mathématique et d'en faire commerce. Encore fallait-il les aimer, les comprendre, en tirer tous les précieux renseignements avec la passion qu'il y avait mise jadis.

Il le ferait voir, à son propriétaire. Il lui ferait un cours qui le laisserait pantelant et

honteux de son ignorance mercantile. Il lui parlerait de ces nobles artisans du métal, des savants, des philosophes, des princes et des banquiers qui firent la gloire et la réputation des dynasties de « compasmacher ». Des chanoines de Saint-Sébal, de Hans Tucher III qui signe d'un serpent couronné, de Christophe Trechsler, l'inventeur de la mitrailleuse qui reçut en 1595 cette ahurissante réponse du grand-maître de l'artillerie : « Bast ! Dix mousquetaires me coûteront bien moins qu'une de vos machines... »

Il l'écraserait, ce boutiquier ignorant, ce méprisable marchand, ce brocanteur vaniteux dont il pourrait, s'il le voulait, acheter du jour au lendemain et d'un seul coup, la collection toute entière.

Car s'il était vieux, maintenant, et sans grands besoins, M. Oswald Stricker avait pu néanmoins redevenir riche, patiemment, dans l'ombre, avec une obstination enfin récompensée, avec une ténacité qui l'attendrissait lui-même. Il avait eu sa revanche sur la vie. Mais trop tard, hélas, pour pouvoir en jouir pleinement. L'âge était là, inexorable, et M. Oswald Stricker était trop intelligent pour ne point s'en rendre compte.

Il aimait à présent l'argent pour lui-même, et non plus pour les multiples agréments qui peuvent découler de son judicieux emploi. Il était riche. Très riche même. Et cependant, le plaisir qu'il aurait eu à reconstituer la précieuse collection qui l'avait passionné pendant tant d'années lui paraissait bien mesquin à côté de l'âpre joie qu'il avait de caresser de ses doigts minces les souverains d'or entassés dans l'habile cachette dissimulée là-haut.

M. Oswald Stricker arrivait à son palier. Il regarda d'un œil amusé sa carte de visite souillée qu'une punaise de cuivre jaune collait à la porte :

Oswald STRICKER,  
*expert*

Il ne put s'empêcher de sourire. L'expertise nourrissait son homme !... L'usure aussi. Car il est bon de le dire, pour achever la présentation du personnage, M. Oswald Stricker était usurier. C'était dans l'exercice de cet art odieux qu'il avait pu reconstituer un patrimoine gravement ébranlé, quinze ans plus tôt, par les exigences insatiables d'une adorable jeune femme à laquelle il s'était désespérément attaché avec la sottise passion d'un homme vieillissant et qui l'avait ruiné, trompé,

bafoué et finalement abandonné à sa détresse. Aussi M. Oswald Stricker avait-il conservé, à la suite de cette aventure, une insurmontable aversion pour la gent féminine. Il avait soixante-seize ans. C'était un luxe qu'il pouvait s'offrir, à son âge, sans crainte de succomber et de se ridiculiser à ses propres yeux.

Avant d'entrer chez lui, M. Oswald Stricker se baissa rapidement et constata d'un œil encore vif que le mince cheveu qu'il avait tendu devant sa serrure était parfaitement intact. Personne n'avait tenté de s'introduire chez lui. Il pouvait être tranquille. Comme il se relevait lentement, il entendit des éclats de voix, allant crescendo, chez sa voisine.

Sur la porte de celle-ci, un grand écriteau de carton – le fond d'une boîte à chaussures – gauchement décoré à la main de fleurs vertes et rouges portait, en lettres noires d'imprimerie, la mention suivante :

Mme VIANNA,  
*Voyante supra-lucide*  
*Sonnez deux fois.*

On entendait des coups. De longs coups sourds qui résonnaient, menaçants et sauvages. Un poing rageur devait marteler en cadence la table de la sibylle, dont les protestations se faisaient de plus en plus véhémentes.

M. Oswald Stricker entra prudemment chez lui et, par la porte entrebâillée, continua à épier, prêt à une rapide retraite.

– Vous paierez !... criait une voix d’homme en colère. C’est moi qui vous le dis...

– Nous verrons bien ! hurla la voyante d’un ton perçant.

La porte s’ouvrit là-dessus et un grand gaillard courroucé, moustachu, une énorme serviette jaune sous le bras, sortit en enfonçant son chapeau sur ses yeux.

– Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

– Baphomet vous brûle l’iris des yeux !

– Sorcière...

Et il dévala l’escalier avec fureur et précipitation.

\*

M. Oswald Stricker avait fermé doucement son huis. Personne n’avait dû le remarquer. Aussi

fut-il surpris et mécontent d'entendre frapper bientôt chez lui à petits chocs nerveux et précipités.

Il détestait les intrusions de ce genre. Le contact avec les gens agités ou démontés lui avait toujours été désagréable. L'insistance mise par la personne qui trépignait devant sa porte lui déplaisait souverainement. Il n'avait pas envie de se montrer. Ce ne pouvait être que Mme Vianna. Elle poussait de petits cris. Elle appelait :

– M. Stricker... Ouvrez-moi ! Ouvrez-moi !  
De grâce...

À contre-cœur, le vieillard tira le verrou. La voyante apparut, échevelée...

Mme Vianna était une forte femme d'une bonne cinquantaine d'années. Plantureuse, grasse, avec des formes ballottantes dans un peignoir à grands ramages bleus et jaunes. Ses cheveux noirs étaient dénoués. Ses yeux, perpétuellement fardés avec une abondance charbonneuse du plus mauvais goût, brillaient étrangement. Ses mains potelées, aux doigts chargés de faux bijoux, se nouaient fébrilement.

– Je ne vous dérange pas ? fit-elle en entrant, autoritaire.

– Si... hasarda M. Oswald Stricker en reculant d'un pas.

– Tant pis ! La situation est grave !

Elle alla chercher, quelque part dans sa poitrine, un mouchoir qui sentait la savonnette et s'épongea le front.

– Je puis m'asseoir ?

Elle s'effondrait déjà, sans attendre la permission, sur le lit-divan qui faisait face à la fenêtre. Elle ajouta une main en l'air :

– Laissez-moi souffler un peu.

– Faites à votre aise.

Alors elle se mit à respirer bruyamment.

La pièce – une des deux pièces constituant tout le logement de M. Oswald Stricker – était pauvrement meublée, grâce aux soins parcimonieux du propriétaire de l'immeuble. Il y avait une fenêtre étroite, sans rideaux, munie d'un store bleu pour le soir, par laquelle on apercevait la façade arrière, de l'autre côté de la rue, des « Grandes Galeries de l'Avenue », sommée d'énormes lettres noires : « Manutention ». Un buffet à petits vitraux branlants faisait un bruit de verroterie dès qu'on en ouvrait la porte aux gonds lâches. Un réchaud à gaz, crasseux et squelettique, sa cafetière d'émail

bleu sur le dos, avait l'air d'un animal décharné avec un tuyau de caoutchouc tout neuf dans le derrière. C'était là tout le mobilier, si l'on y ajoutait une table de bois blanc encombrée de vaisselle pauvre, de livres, de journaux, de paperasses diverses et le lit-divan où Mme Vianna, la poitrine mouvante, commençait à reprendre haleine.

Dans la pièce attenante, toujours noyée de pénombre, personne, hormis M. Oswald Stricker ne pénétrait jamais.

Mme Vianna se leva péniblement et le vieil expert qui la devisageait eut un haut-le-cœur à voir ses grosses jambes aux chevilles énormes, ses petits pieds chaussés d'infâmes pantoufles de lisière grenat.

– Voilà ce qui m'amène, dit-elle. (Elle hésita un peu.) J'ai des ennuis d'argent imprévus.

– Imprévus ? s'étonna M. Oswald Stricker avec un sourire en coin. Cependant, vous, Madame...

– Imprévus... Oui, trancha-t-elle. Ma nièce Paulina a commis une grosse imprudence.

M. Oswald Stricker ricana.

– Cela ne paraît pas devoir être de mon rayon, chère Madame. Il vaudrait mieux aller voir

une sage-femme. Encore que je réproouve...

– Il ne s'agit pas de cela ! s'emporta Mme Vianna. Elle a acheté une « radio »...

– Une « radio » ? Je ne vois pas le rapport.

– C'est clair cependant. Paulina est occupée – ou plutôt l'était jusqu'à hier – aux « Grandes Galeries ». Elle y a acheté le mois dernier, à crédit, un appareil de T. S. F. Un fort bel appareil. Un « Ether-Superodine »...

– Vous ne vous mouchez pas du pied !...

– C'est ce que j'ai pensé aussi lorsqu'elle est rentrée avec son colis. Mais elle m'a expliqué qu'elle avait gagné le poste au concours des emballeuses. Je l'ai crue. Pour notre malheur... La pauvre avait réuni ses petites économies pour payer la première mensualité. Il y a huit jours, étant très à court et devant payer mon terme de loyer, j'ai revendu l'appareil à un client. Désolation et effroi de Paulina qui ne m'a rien expliqué encore. Aujourd'hui, un délégué des « Grandes Galeries » vient de venir me voir et m'a tout appris. C'est le grossier personnage que vous avez vu sortir de chez moi...

– Que j'ai vu... protesta M. Oswald Stricker, ennuyé d'avoir été surpris.

– Je comprends la colère de cet homme, concéda Mme Vianna sans relever l'interruption. Mais ma compréhension n'arrange rien. Paulina est renvoyée et nous sommes menacées de poursuites judiciaires.

– Juste punition de votre imprudence...

M. Oswald Stricker eut un geste vers la porte. Il comptait l'ouvrir d'un geste large et signifier par là à Mme Vianna que l'entretien cessait de présenter pour lui un intérêt quelconque.

Mais la voyante ne voulut pas comprendre. Elle prit le petit vieillard par l'épaule, roula des yeux effroyables à force de vouloir être attendrissants et murmura d'une voix aux douces inflexions :

– Vous allez nous aider n'est-ce pas ? Vous allez arranger ça ? Vous n'allez pas laisser des voisines dans un aussi cruel embarras ?

M. Oswald Stricker sourit un peu sournoisement et haussa tristement les épaules.

– Que voulez-vous que je fasse ? Je suis un pauvre vieil homme qui tire le diable par la queue. Comment voulez-vous que je vous aide dans un aussi mauvais cas ?

– Avancez-nous la somme qui nous permettra d'indemniser les « Grandes Galeries ». Je vous rembourserai régulièrement chaque mois.

M. Oswald Stricker se récria modestement.

– Mais je ne suis pas banquier, Madame !

– C'est fort heureux ! Ce n'est pas d'un banquier que j'attends aide et protection. Mais bien du brave homme que vous êtes. Vous connaissez Paulina. C'est une brave petite...

Mme Vianna le regardait de ses yeux grossièrement noircis. Elle ramenait dans sa nuque ses cheveux noirs qu'elle tentait de nouer tant bien que mal en un chignon mal torché. Son peignoir s'entr'ouvrait sur la peau rose pâle de sa gorge. Elle eut un petit sourire équivoque.

– Paulina est jeune et jolie. C'est un beau brin de fillette. La voilà sans place à présent. Elle aurait besoin d'un conseiller, d'un protecteur, d'un ami. Quelqu'un de sérieux... Avancez-nous la somme nécessaire. Vous verrez, vous n'aurez pas à le regretter. Vous vivez seul. (Elle regardait la table encombrée de tasses sales et de papiers.) Il vous faudrait une main de femme ici. Paulina se ferait un devoir – que dis-je, un plaisir – de se consacrer un peu à vous, à votre ménage...

Cette fois, M. Oswald Stricker avait compris. Mme Vianna avait joué la mauvaise carte. Chat échaudé craint l'eau chaude. Il se cabra.

– Je regrette beaucoup, fit-il d'un ton très sec. Mais je ne suis pas acheteur. Ce genre d'article ne m'intéresse pas. Ne m'intéresse plus... (Il eut un petit salut rapide.) Vous pourriez peut-être vous adresser ailleurs. Je ne doute pas qu'une jolie fille comme votre nièce puisse trouver aisément un emploi de ce genre...

– Insolent ! coupa Mme Vianna qui mesurait tout à coup l'échec de sa proposition et de sa démarche. Insolent ! Voilà que vous insultez ma nièce à présent. Ah ! Mais cela ne se passera pas ainsi... Elle est propre, ma nièce, Monsieur... Elle ne se vend pas à de sales vieux types comme vous...

La voyante voyait rouge. Elle sortit avec fureur et dignité. Quelqu'un montait l'escalier à ce moment. On entendait des pas sur les marches et on voyait la rampe trembler. Mme Vianna en profita pour hurler de plus belle :

– Quel vieux malpropre !... C'est à n'y pas croire... Vouloir profiter de la détresse d'une jeune fille...

Julius De Geyter arrivait sur le palier, suivi d'un ardoisier goguenard qui allait inspecter la toiture.

– On vous a manqué de respect, Madame ? demanda-t-il ironiquement.

Mme Vianna rentrait chez elle, rouge de colère, en traînant les pieds. Elle se retourna et lança, tragique et douloureuse :

– C'est du propre ! Être obligée de vivre dans une telle promiscuité...

Elle referma la porte avec fracas.

Julius De Geyter et l'ardoisier s'arrêtèrent un moment pour souffler et pour dévisager M. Oswald Stricker, tremblant et blême, qui ne les salua pas et disparut à son tour.

– Il fait comique chez vous ! fit l'ardoisier amusé.

Mais le propriétaire ne répondit pas à cette remarque. Il dit simplement :

– Vous voyez là, la tache d'humidité...

\*

Lorsqu'il redescendit, Julius De Geyter fut happé au passage par M. Oswald Stricker qui le guettait impatiemment.

– Une minute, s’il vous plaît... fit-il à mi-voix. Je voudrais vous dire un mot.

Il introduisit son visiteur avec toutes les marques extérieures du respect qui président aux rencontres entre propriétaires et locataires.

– Quelle affaire ! dit-il lorsque Julius De Geyter se fut assis, d’un air méfiant, sur le lit-divan. J’en suis encore tout remué. Cette femme est folle...

– Non ! Certainement pas. Malfaisante peut-être, mais pas folle.

Il caressait sa barbe miteuse d’un air rêveur et son nez mince et crochu paraissait frissonner d’une joie mauvaise.

M. Oswald Stricker leva les yeux au ciel et conta sa mésaventure par le menu. Julius De Geyter eut la bonne grâce de rire. Il était payé trois mois à l’avance. Le reste lui importait peu.

– Il ne faut pas vous laisser impressionner, dit-il. Le pire que cette prophétesse puisse faire, c’est de tenter de vous envoûter. On obtient d’étonnants résultats, paraît-il, avec de petites poupées de cire et des épingles, avec de la rognure d’ongles, des écailles de serpent réduites en poudre ou de l’herbe de la double croix...

M. Oswald Stricker éclata d'un bon rire incrédule.

– Je suis trop vieux, dit-il, pour m'émouvoir de pareilles sornettes. Si Mme Vianna possédait un pouvoir surnaturel quelconque, elle aurait usé déjà de ses sortilèges pour réduire en poussière le délégué des « Grandes Galeries »...

– Il ne perd peut-être rien pour attendre.

Là-dessus, Julius De Geyter sourit de toutes ses dents jaunes et se leva pour sortir. M. Oswald Stricker le retint d'un geste soudain.

– J'ai quelque chose à vous montrer, fit-il d'un air mystérieux.

Et il passa dans sa seconde pièce après un regard pour voir s'il n'était pas suivi. Julius De Geyter pu entendre grincer le couvercle d'une vaste malle. Puis M. Oswald Stricker reparut, rayonnant. Il portait dans ses bras, comme une relique, un instrument compliqué, en métal patiné, richement travaillé et incrusté d'émaux et d'or fin, qui retint aussitôt l'attention passionnée de son visiteur.

– Mais, c'est un « Torquetum »... ! s'exclama le boutiquier surpris. Où avez-vous donc déniché ça ?

M. Oswald Stricker se taisait triomphant.

– C'est bien un « Torquetum », n'est-ce pas ? insista Julius De Geyter. Ne dit-on pas plutôt un « Turketum »...

– ...ou « Türkengeräte »... C'est le modèle de Johann Müller de Königsberg en Franconie, plus célèbre sous le nom de Regiomontanus...

– Il est à vendre... ? demanda Julius De Geyter. Et son visage jaune et plissé était parcouru de tressaillements d'avidité.

## II

### Les étranges locataires

Pendant ce temps, au deuxième étage du même immeuble, un petit homme rond, à figure joufflue de vieil enfant, s'arrêtait devant une porte où s'étaient, l'une au-dessous de l'autre, deux petites plaques de zinc où l'on pouvait lire en caractères d'imprimerie repoussés dans le métal :

Max QUEYRAT,  
*artiste-lyrique*

et

Raoul QUEYRAT,  
*artiste-peintre*

Le petit homme rond portait un pince-nez aux verres sans encadrement. Il avait une

moustache grise bien soignée. Il se distinguait par une démarche un peu timorée de fonctionnaire subalterne et respectueux des traditions.

Il arrondît son index et, après une longue hésitation, se décida à frapper à la porte des frères Queyrat.

Une voix forte de basse cria de l'intérieur :

– Entrez donc...

Alors le petit homme rond entra, son chapeau melon à la main.

La première chose qu'il vit fut une jeune femme rousse fort belle, les cheveux dénoués, les épaules dégagées, qui achevait de se draper dans un tapis de table lequel n'arrivait pas à cacher entièrement ses jambes nues, fort belles entre parenthèses. Elle était probablement occupée à poser pour le peintre, au moment où l'on avait frappé, et elle s'était empressée, sans doute, de celer précipitamment une nudité qu'elle ne destinait pas aux visiteurs.

La seconde chose que vit le petit homme rond fut un grand garçon en veste de velours brun, puissant, chauve et glabre, les yeux rieurs, les dents luisantes, qui vint à lui sans déposer sa palette bariolée.

– Bonjour, Ange des Ténèbres, dit-il d'un ton jovial tout en fronçant le sourcil. Quel bon vent vous amène... ?

– Bonjour, M. Queyrat, fit timidement le nouveau venu.

Il lorgna un peu de côté et ajouta, mal à l'aise.

– Bonjour, Madame.

Alors seulement il reconnut la jeune femme rousse.

– Mais c'est Paulina !... s'écria-t-il, heureux d'être en pays de connaissances. Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnue.

– Bonjour Ange des Ténèbres, fit la jeune femme en riant. Je posais, figurez-vous. (Elle était un peu embarrassée.) Regardez donc ce que Raoul est en train de faire.

Toujours drapée dans son tapis de table, elle contourna le chevalet dans l'intention de contempler son visage et resta muette, figée de stupeur et d'indignation. Raoul Queyrat travaillait à un paysage...

– Eh bien... ? Que signifie... ? fit-elle alors rouge de colère. C'est pour faire ça que tu me fais mettre toute nue ?

– Toute nue... murmura le petit homme qu'on appelait Ange des Ténèbres.

Il se gargarisait de ces mots, inusités semblait-il dans sa bouche honnête et ses paupières un peu lourdes se mirent à battre avec une rapidité inimaginable.

Raoul Queyrat n'était pas très fier. Il tenta cependant une explication.

– Évidemment, fit-il de sa belle voix grave. Évidemment. Il me faut créer le climat. C'est tout naturel. J'imagine ici une prairie verdoyante, de l'eau qui murmure, des arbrisseaux, des fleurs, une jeune nymphe prête à se baigner... Tu es cette nymphe, Paulina, et le reste suit... Faculté créatrice... Extase artistique...

Paulina haussa les épaules avec humeur.

– Il faut comprendre les exigences de l'art, hasarda encore le peintre.

Un silence lourd d'un malaise un peu agaçant s'était fait. Paulina n'avait pas l'air content du tout. La présence du visiteur devait l'inciter certainement à se montrer plus rébarbative que de coutume. Elle quitta l'atelier sans mot dire et passa dans la pièce voisine.

Le petit homme rond souriait niaisement. Il percevait ce que pouvait avoir de désagréable une

situation aussi inattendue. Pour avoir une contenance, il regardait machinalement autour de lui. La pièce était pittoresque et relativement confortable. Un grand divan surchargé de coussins et de pièces d'étoffes de toutes les couleurs occupait le grand panneau. Sous la fenêtre, se dressait une commode à tablette de marbre noir, encombrée de tubes de peinture, de flacons, de potiquets, de verres contenant des brosses et des pinceaux dressés comme des fleurs arides, des rouleaux de papier, des croquis, des punaises, des bouts de pastels multicolores et des brisures de fusain, des bouteilles d'huile de lin, de térébenthine, de vernis, de fixateur...

Raoul Queyrat, qui avait suivi Paulina, s'expliquait avec elle derrière la tenture qui séparait les deux pièces. On entendait un murmure pressé. Il reparut soudain et cria d'une voix puissante :

– Asseyez-vous donc ! Je suis à vous tout de suite.

Et il disparut de nouveau.

Le petit homme rond ajusta son pince-nez et s'assit. Le fauteuil était confortable. Il y en avait un autre, tout pareil, près du chevalet, et une petite estrade d'un mètre carré environ, couverte